

« rien n'est plus trouble et troublant » que le mot d'archive.

— KADHIM JIHAD

JUAN GOYTISOLO. *EL BOSQUE DE LAS LETRAS*. ALFAGURA, MADRID, 1995.

La conscience de l'écriture

Depuis ses débuts de romancier, Juan Goytisolo a allié l'écriture de fiction à une réflexion sur celle-ci : parallèlement à son œuvre romanesque, il a écrit plusieurs volumes d'essais, dont deux sont traduits en français, *L'Arbre de la littérature* et *Chroniques sarrasines*. Mais il y a également un troisième versant qui est composé de reportages, de récits de voyage – Cuba, Bosnie, Palestine, Turquie, etc. –, ainsi que de réflexions sur le monde actuel : les dérives de la société de consommation, les méfaits de la télévision et des moyens de communication de masse, le « nouvel ordre mondial », l'inégalité entre le Nord et le Sud, le racisme aveugle qui tue en Europe.

Avec *El Bosque de las letras* (La Forêt des lettres) paru dernièrement en Espagne, l'auteur nous propose un livre qui semble à première vue hétéroclite : il se compose de quatre parties presque indépendantes les unes des autres. Mais on s'aperçoit très vite du lien entre l'ensemble des essais, en lisant la préface, et aussi le plus court texte du recueil, « Faim et culture », où Goytisolo s'interroge sur les rapports entre société et littérature, sur le rôle de l'écrivain au moment où « *la littérature est menacée dans ses propres fondements et est destinée à devenir un bien de consommation, à moins qu'elle ne se radicalise et retourne au feu de ses origines* ». Ainsi, par un geste d'une grande subtilité, il propose à l'écrivain de ne pas quitter la scène sociale, mais d'y agir en tant que citoyen responsable et critique, tout en poursuivant son travail solitaire de création, qui aboutit à une véritable œuvre littéraire sans la moindre concession aux sirènes médiatiques.

La première partie du livre regroupe des essais sur des œuvres marquantes de la littérature hispanique, celles de Sor Juana Inès de la Cruz, de Leopoldo Alas, de Carlos Fuentes et de José Ángel Valente, ainsi que des hommages à Jean Genet, José Lezama Lima, Manuel Puig, Severo Sarduy, Reinaldo Arenas. Dans la seconde partie, il revient sur l'élaboration de son roman *Makbara*, dans un très beau texte intitulé « Plante du désert ». Mais une œuvre aussi riche et complexe que l'est celle de Goytisolo instaure forcément un rapport nouveau avec le lecteur, et c'est le sujet d'un autre texte, « Lecture et relecture ».

Dans la troisième partie, l'auteur s'en prend à la nouvelle Espagne et aux Espagnols, ces « *nouveaux riches, nouveaux libres, nouveaux Européens* », qui en font plus qu'il ne faut pour paraître plus européens que les autres et oublient par une lobotomisation forcée, leur passé judéo-arabe qui avait donné à l'Espagne sa singularité littéraire et artistique, celle de Rojas, de Delicado, de Cervantes et de San Juan de la Cruz, écrivains dont il se sent beaucoup plus proches que de ses contemporains.

La dernière partie du livre traite des questions de l'actualité politique. Les titres sont assez éloquentes pour dire l'engagement continu de l'écrivain : « Un ordre mondial différent », « L'Europe de la peur », « Du mur de Berlin à la traversée du Détroit », « Le crime de la gare de Chamartín ». Ces articles qui semblent plus immédiats, et qui racontent le racisme au quotidien en Espagne et dans d'autres pays de cette Europe qui s'est transformée en une forteresse inexpugnable, alors qu'elle se voulait phare de civilisation pour l'humanité, sont en quelque sorte le reflet d'une culture frileuse, exsangue, conservatrice, qui préfère au métissage, au mélange, au dialogue des cultures et aux fécondations multiples, un modèle de vie uniformisé par la télévision. Celle-ci joue le rôle d'anesthésique, ce qui, sur le plan littéraire, se traduit par le retour au roman balzacien, ou par l'importation du roman *light* ou *dirty*, présentés comme une nouveauté, alors qu'il ne s'agit que d'un recyclage de vieilles recettes.

Face à cette littérature calibrée, le lecteur passif a une attitude comparable à celle du citoyen-consommateur pareillement passif, sans s'émouvoir des crimes et des injustices qui l'entourent. C'est le danger d'un fascisme mou qui guette ce genre de sociétés. Or, nous dit Goytisolo, « *une société sans voix critiques cesse d'être une société vivante pour se transformer en une société vide, où le spectacle de la politique ou, plutôt, la politique comme spectacle, supprime non seulement la réflexion éthique, mais aussi la conscience même de la réalité* ».

Goytisolo reprend dans sa préface les propos de l'écrivain bosniaque Dzevad Karahasan, pour qui « *la poésie est le produit de l'homme intégral et est destinée à l'homme intégral, fruit de l'homme matériel et spirituel* ». La littérature est cette « *parole libérée grâce à laquelle on peut échapper à la chosification, à la condition décriée de client de ce Magasin Global, du Grand Marché Mondial : celle d'une société de consommateurs voraces* ». C'est contre ce projet néfaste que la littérature « élitiste » continue son combat sous la plume de Goytisolo et d'une poignée d'autres écrivains novateurs et exigeants.

— MOHAMED SAAD EDDINE EL-YAMANI

JULIAN RIOS :

— *LARVA ; POUNDEMONIUM ; CHAPEAUX POUR ALICE ; LA VIE SEXUELLE DES MOTS*. JOSÉ CORTI.

— *SOLO À DEUX VOIX* (EN COLLABORATION AVEC OCTAVIO PAZ). RAMSAY.

— *ÁLBUM DE BABEL*. MUCHNIK EDITORES, BARCELONA, 1995.

On annonce également la parution de *Amores que atan* chez Siruela, Madrid.

Delirios Tremens

Si la littérature hispanique a vécu un renouvellement radical dans le domaine de la fiction, grâce aux œuvres de Jorge Luis Borges, de José Lezama Lima, de Carlos Fuentes, de Severo Sarduy ou de Juan Goytisolo, c'est

avec *Marelle*, de Cortázar, *Trois tristes tigres*, de Guillermo Cabrera Infante et, bien sûr, *Larva*, de Julián Ríos, que le mot lui-même, au-delà de la structure de la phrase et des images nouvellement introduites, est devenu le matériau premier de la création. Mais *Larva* ne constitue pas uniquement un prolongement des œuvres précitées : tentant d'inventer une langue babélique, où se côtoient l'espagnol, l'anglais, le français, l'allemand, l'italien et l'arabe – auquel toute une partie du livre est consacrée, « Alhambresque » –, l'auteur nous donne à lire un territoire totalement nouveau et quasi inusité dans les lettres hispaniques.

Saluée par les plus grands écrivains de l'aire linguistique hispanique (Paz, Fuentes, Goytisolo, Sarduy, etc.), l'œuvre de Julián Ríos a mis plus de dix ans pour parvenir au lecteur français. En dehors de quelques textes publiés dans des revues (essentiellement *Europe* et *La Main de Singe*), il a fallu attendre qu'un éditeur digne de ce nom se lance dans les eaux tumultueuses de cette aventure linguistique unique.

Larva, le maître-livre de cette construction gigogne, tant de fois promis et retardé, dans un jeu d'occultations et d'apparitions, a enfin vu le jour dans une très belle traduction, aux éditions José Corti. Le roman raconte une nuit orgiaque et carnavalesque, une fête des mots de deux personnages, Babelle et Milalias, qui tentent de mener leur vie comme dans les livres. Le texte premier de leurs déambulations et aventures est doublé par la présence de « Herr Narrator », personnage qui essaie d'organiser le récit de ces aventures, instaure une distance entre le lecteur et le texte et qui, remettant en cause la réalité des personnages par ses notes impertinentes et drolatiques, finit par se prendre lui-même à son jeu, grâce à un troisième niveau du texte organisé autour des notes aux notes.

Une bonne partie des écrits de Julián Ríos est maintenant à la disposition du lecteur francophone : pendant de *Larva*, *Poundemonium*, roman plus court mais tout aussi fou et imaginaire que le précédent ; *Chapeaux pour Alice*, plus « accessible », quoique très rusé, s'inscrivant dans le sillage de